

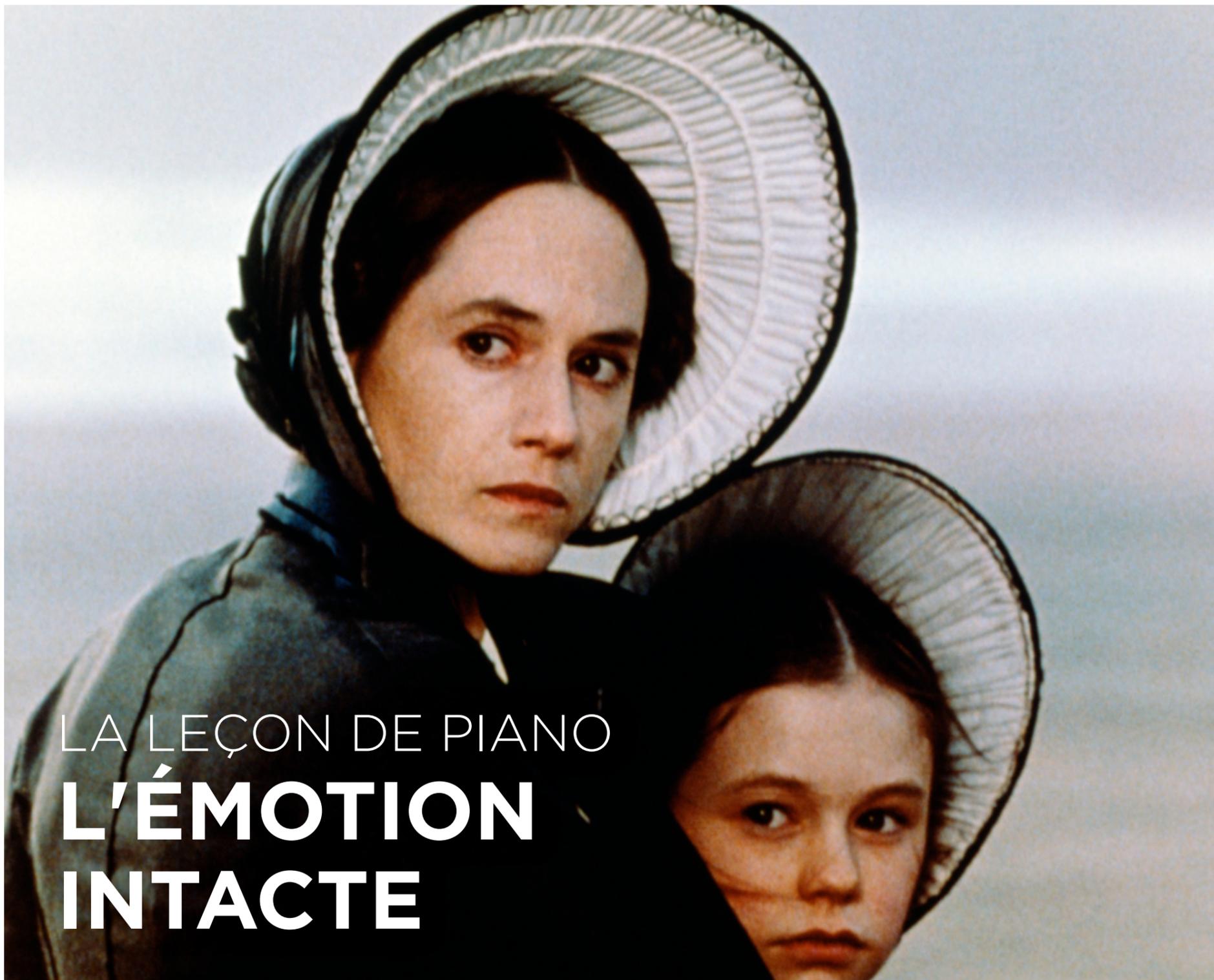
DIMANCHE 17 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2021



« Le Cinématographe amuse le monde entier. ————— Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière #09



LA LEÇON DE PIANO L'ÉMOTION INTACTE

La Leçon de piano, 1993



© Lise Reiner

Sortie d'usine Lumière

La vision de Campion

PAGE 2



Impitoyable, 1992

50 ans de cinéma

Eastwood, période Impitoyable

PAGE 3



Holly Hunter et Harvey Keitel



Elle joue du piano (debout) sur la plage

Les secrets du piano

C'est le film le plus connu de Jane Campion, une singulière histoire d'émancipation féminine tournée dans des paysages sublimes. Voici quelques secrets de fabrication de *La Leçon de piano*.

Ada

Avant de choisir Holly Hunter pour le rôle d'Ada, cette jeune femme muette qui débarque au bout du monde avec son piano, Jane Campion a pensé à plusieurs actrices : Sigourney Weaver, Jennifer Jason Leigh et même une actrice française, qui déclara, dix ans après le film : « J'ai rencontré Jane Campion à l'époque. Je n'étais pas la seule, elle ne savait pas exactement ce qu'elle voulait. Elle pensait à quelqu'un comme Anjelica Huston, qui a un physique très différent de celui de Holly Hunter ou de moi. Elle a pris des photos de moi façon XIX^{ème} siècle... J'ai senti qu'il était difficile de la suivre à la trace comme l'a fait Holly Hunter, qui, lorsqu'elle a entendu parler de ce projet, s'est procuré le scénario et s'est préparée à se battre pour le rôle. C'est une histoire typiquement américaine, une petite leçon pour moi, ma leçon... de piano. » C'était Isabelle Huppert.

Production

« Quand, un après-midi à Sydney, j'ai vu les courts métrages de Jane Campion, j'ai été comme frappé par la foudre. J'ai perçu qu'il y avait un auteur, une œuvre en devenir. Je n'ai pas eu à me triturer l'esprit pour le savoir ; c'était, comme trente ans plus tôt,

l'évidence de Preminger, de Mizoguchi, d'Ida Lupino... » Ces mots sont de Pierre Rissient (1936-2018), immense cinéophile, découvreur de talents et ami fidèle du festival Lumière. Non content de contribuer aux sélections cannoises des premiers films de Jane Campion, c'est lui qui convainc la société française de Francis Bouygues, Ciby 2000, de produire le film.

Harvey

Harvey Keitel apprit à parler Maori pour le film, et en savait plus que la plupart des figurants. Ses partenaires de jeu n'ont pas tari d'éloges sur la personnalité attentionnée de l'acteur, à l'encontre de ses personnages habituels. Il exprime une facette tendre peu exprimée par lui jusqu'alors au cinéma. Par souci de réalisme, les (nombreux) tatouages qu'il porte ont été réalisés par un vrai tatoueur Maori.

Musique

« Ada ne possède pas un répertoire extérieur dans lequel elle peut puiser, a expliqué l'Anglais Michael Nyman, qui a signé la bande originale du film, sa musique vient de l'intérieur. Je devais donc créer la musique comme si c'était elle qui l'avait

créée. C'est comme si j'avais écrit la musique d'un autre compositeur qui aurait vécu en Écosse, puis en Nouvelle-Zélande, au milieu des années 1850. Quelqu'un qui, de toute évidence, n'était pas un compositeur ou un pianiste professionnel, et qui devait donc faire preuve de modestie. » L'album reprenant la musique Michael Nyman a été un succès mondial.

Paysages

Le film a été tourné en terre maorie, au nord de l'île du Nord de Nouvelle-Zélande dans la province de Coromandel, où Jane Campion a passé son enfance, montant à cheval dans un grand esprit de liberté. Des paysages sauvages à couper le souffle. Le film montre aussi comment les Maoris subirent l'avidité des colons britanniques vis-à-vis de leurs terres. « Je voulais créer chez le spectateur un sentiment d'effroi devant le pouvoir des éléments naturels, explique Jane Campion. C'est, je crois, l'essence du romantisme : ce respect pour la nature considérée plus grande que vous-même, votre esprit ou même l'humanité ».

Générique

Le film est dédié à Edith, la mère de Jane Campion et il se clôt sur deux mots : « kia ora », soit « merci » en maori. L'ensemble du tournage a été envisagé dans une approche « biculturelle », respectant le peuple Maori.

Récompenses

Jane Campion a été la première femme à remporter, avec ce film, la Palme d'or au Festival de Cannes (1993). Il faudra attendre 18 ans avant que le phénomène ne se reproduise avec Julia Ducournau et *Titane* en 2021. On oublie trop que cette année-là Holly Hunter a également reçu le Prix d'interprétation. Quelques mois plus tard, *La Leçon de piano* obtenait aussi trois oscars – meilleur scénario, meilleure actrice pour Holly Hunter, meilleur second rôle féminin pour la (très) jeune Anna Paquin.

— Charlotte Pavard

SÉANCE DE CLÔTURE

En présence de Jane Campion, Prix Lumière 2021
La Leçon de piano de Jane Campion (*The Piano*, 1993, 2h01)
➤ HALLE TONY GARNIER Dimanche 17 octobre, 15h

Restauration 2K sous la supervision de Jane Campion. Les Archives du film australiennes ont procédé à la restauration du son, nouveau mix VO 6 pistes. Droits : TF1 Studio Distributeur : Carlotta Films

CONVERSATION

« La réalité est une arnaque »



© Lolo Benoit

Le cinéaste espagnol **Juan Antonio Bayona** a placé son œuvre sous le signe de l'imaginaire. Il en donne les clés.

DES RÊVES À LA RÉALITÉ

J'ai toujours eu un rapport instinctif aux histoires qu'on me propose de mettre en scène. Mon confrère, Julio Medem, dit « on rêve d'abord et on cherche le sens de ses rêves ensuite ». Les grands films sont ceux qui vont au-delà des mots.

J'ai grandi en regardant à la fois des films fantastiques et d'horreur et puis le cinéma européen qu'on passait à la télévision, Kubrick, Truffaut, etc... C'est la base de ma cinéphilie.

DES MONSTRES...

Le monstre détient la solution qui débloque la situation dont le protagoniste n'est pas conscient. Il vient pour te réveiller avant de te donner accès à une nouvelle réalité. Mais le monstre, c'est toujours nous-mêmes, l'adulte en nous. Pendant la préparation de *Quelques minutes après minuit* en parlant du scénario à un copain psy, j'ai été conduit à transformer l'apparence physique du monstre pour qu'il ait l'allure d'un homme.

... ET DES INFLUENCES

Depuis l'enfance je me suis toujours ingénié à m'éloigner de la réalité parce qu'elle me semblait être une arnaque. La première fois, c'était en allant voir *Tarzan* à New York au cinéma avec mon père. Il y a cette scène où pour échapper à la police il saute d'un pont dans la rivière. Génial. Puis mon père m'a dit : « tu sais que s'il fait ça dans la vraie vie, il se tue ». Je me sens encore enfant, car j'approche les films d'abord par l'émotion.

PREMIERS PAS

Quand j'avais 15, 16 ans j'ai eu mes entrées au Festival du film fantastique de Sitges en inventant que j'animais un programme de cinéma pour une radio associative. Je voyais cinquante films par semaine et en plus on me proposait de faire les interviews de réalisateurs présents, comme Alejandro Jodorowsky et bien sûr Guillermo del Toro. Il m'a dit que mes questions l'avaient amusé et j'ai fini par faire mon premier film, *L'Orphelinat*, qu'il a produit.

GERALDINE CHAPLIN

Elle est dans tous mes films. ça me donne l'occasion de parler avec elle qui est une légende. Elle a vu passer tout le XX^e siècle au cours de sa vie. Je me souviens d'une fois où lui parlant pendant dix minutes du film *Capote*, elle m'a dit qu'elle l'avait connu. Quand j'étais môme, chaque fois que je la voyais, dans les films de Carlos Saura notamment, elle me faisait peur, d'autant plus que c'était comme des films bizarres de fantômes sans fantômes. C'est pour ça que j'ai voulu travailler avec elle.

PROJETS

La série *Le Seigneur des anneaux* que j'ai réalisée et produite pour Amazon sera visible bientôt. J'ai réalisé les deux premiers épisodes et supervisé les six suivants. En janvier, si tout va bien, je vais tourner de nouveau en espagnol. Ce sera la première fois en 14 ans.

— Propos recueillis par Carlos Gomez

ACTION !

Son premier film après le prix Lumière...



© Chassignol

Accompagné d'un casting cinq étoiles, sous un soleil éclatant et les applaudissements des festivaliers venus en nombre, **Jane Campion** a signé le traditionnel remake de *Sortie d'usine Lumière*.

« Quand est-ce que ça commence ? » Pendant qu'on s'impatiente derrière les grilles de l'Institut Lumière, les habitués briefent les novices : « Alors, on va tourner la nouvelle version du premier film de l'histoire du cinéma. » Dans quelques minutes, Jane Campion, Prix Lumière 2021, réalisera le remake de *Sortie d'usine Lumière*, comme le veut la tradition. Avant de lancer le fameux « Action ! » rue du Premier-Film, la « Maestra » donne les dernières consignes à ses acteurs dans le Hangar du Premier-Film : « vous êtes mon équipe, my people. » Concentré et admiratif, le casting du jour a de quoi faire des envieux : Vincent Lindon, Elsa Zylberstein, Céline Sallette, Bulle Ogier, Luc Dardenne, pour ne citer qu'eux.

« Je veux que chacun ferme les yeux, se concentre, on doit prendre un moment pour penser à ce que l'on va faire. Nous allons diviser la salle en deux : une partie ira à gauche à la sortie du Hangar et l'autre à droite », indique Jane Campion. Avant de pimenter un peu

l'exercice, sourire aux lèvres : « on va ajouter quelque chose : ceux qui vont à gauche sont heureux et ceux de droite sont déprimés. Est-ce que quelqu'un a un problème avec le fait d'être heureux ou déprimé ? » Rien à signaler du côté des acteurs. Le cinéaste britannique Mark Cousins change discrètement de camp pour aller du côté « happy » du casting de rêve. Peut-être évite-t-il les effets secondaires du Brexit ? Clin d'œil au premier film de l'histoire du cinéma, deux acteurs-ouvriers du jour enfourchent leurs bicyclettes.

« Essayez d'avoir en tête l'endroit où vous allez vous rendre, comme si vous aviez rendez-vous avec quelqu'un », précise Jane Campion, micro à la main devant son casting. Max Lefrancq-Lumière, petit-fils des célèbres frères ouvre le bal, suivi de près par le producteur Jeremy Thomas. « Les déprimés, c'est bien de ce côté ? », s'inquiète le rappeur-réalisateur Abd Al Malik, en fin de cortège. A quelques mètres, la cinéaste Julia Ducournau, Palme d'or 2021, ne boude pas son plaisir de retrouver Jane Campion, à qui elle a remis la veille le Prix Lumière. Réunis dans la salle du Hangar, on découvre les trois prises du remake fraîchement tourné. Vote à mains levées pour savoir quelle séquence est la meilleure : ce sera la prise numéro 2, Jane a tranché. Merci pour la leçon de cinéma, « Maestra » !

— Laura Lépine

Droit de Grève

Le premier film d'Eisenstein : révolutionnaire à tous les sens du terme.



La Grève, 1925

« C'est un film anguleux. Surprenant. Audacieux. Il contient les graines de presque tous les éléments qui, sous une forme plus mature, apparaissent dans mes œuvres des années suivantes. C'est une "première" œuvre typique, hargneuse et pugnace, comme je l'étais à cette époque. » Dans ses mémoires, Sergueï Mikhaïlovitch Eisenstein a raison, *La Grève*, tourné à seulement 26 ans, a toutes les vertus d'une première œuvre : une invention permanente, un rythme effréné, l'envie constante d'essayer des techniques nouvelles de récit.

Pas de héros : le personnage principal, c'est le collectif ! Un ouvrier injustement accusé de vol est poussé au suicide, alors l'usine se met en grève. Face au prolétariat, trônent les patrons ventripotents et leurs gardes-chiourmes, indic' ou policiers. Plus encore que dans *Le Cuirassé Potemkine*, les audaces visuelles tiennent ici du feu d'artifice : retours en arrière, surimpressions, juxtapositions symboliques, ça foisonne ! Comme quand les indicateurs sont comparés à différents animaux ou encore comme, et c'est terrifiant, quand les repréailles contre les grévistes sont mises en parallèle avec des scènes d'abattoir – un « effet Koulechov » particulièrement frappant...

Plus tard, Dziga Vertov, le théoricien du cinéma-vérité (« kino-pravda ») critiquera ces « effets de cirque », mais ceux-ci donnent pourtant au film une incroyable épaisseur, une puissance encore intacte près d'un siècle plus tard. Un fort effet de réel naît même de cette approche ultra-formaliste : « *Mettre à bas l'intrigue et l'histoire* », le projet d'Eisenstein, brouille la frontière entre fiction et documentaire.

Guerres internes obligent, le montage final de *La Grève*, à l'automne 1924, fut l'objet de tractations complexes : Eisenstein et son opérateur Tissé avaient attendu la venue de Léon Trotski pour tourner dans une usine au sud de Moscou. Quand il s'est agi de finir le film, Staline avait déjà lancé une campagne anti-trotskiste qui rendait impossible l'apparition du révolutionnaire tel qu'il était prévu dans l'épilogue du film. Eisenstein lutta, puis céda. Le film n'en conserve pas moins sa splendeur singulière.

— Aurélien Ferenczi

CINÉ-CONCERT

La Grève de Sergueï M. Eisenstein (*Stachka*, 1925, 1h34)
 > AUDITORIUM NATIONAL DE LYON
 Dimanche 17 octobre, 11h

Accompagné à l'orgue par Serge Liégeon
 En copie restaurée en 2K par Gaumont-Pathé Archives

Clint Eastwood, 50 ans !



Impitoyable, 1992

3 Grangier pour la route

Ces trois films-là, vous ne les verrez pas de sitôt sur grand écran !
 Ultime étape du voyage au pays de Gilles Grangier, grand cinéaste populaire.

MAIGRET VOIT ROUGE



Jean Gabin voit rouge, Maigret aussi

Grangier se plaignait que Delannoy ait pris les meilleurs Maigret à adapter (...*tend un piège*, *L'Affaire Saint-Fiacre*) mais il n'a pas à rougir de ce qu'il a fait de *Maigret*, *Lognon* et *les gangsters*, où Simenon confronte son inspecteur fétiche à des malfrats américains, un peu plus coriaces que les fripouilles françaises. D'ailleurs Maigret/Gabin est obligé de brandir un pistolet – lui qui préfère un calva au zinc d'un bistro parisien. Adaptation fidèle, avec de bonnes scènes dans un resto italo-américain du 8^{ème} arrondissement, et une toute jeune Françoise Fabian en fille pas si fatale que ça. Les « boomers » nostalgiques retrouveront avec plaisir Edward Meeks, l'un des héros du feuilleton *Les Globe-trotters*, tandis qu'Armontel est génial en médecin célien.

SÉANCE

Maigret voit rouge (1963, 1h27)

> LUMIÈRE TERREAUX Dimanche 17 octobre, 14h30

Copie inédite restaurée en 4K pour Studiocanal au laboratoire VDM

L'un des meilleurs Grangier. Gabin, en camionneur modèle, sillonne les routes d'Auvergne et se retrouve poursuivi par des malfrats en quête d'un magot qu'il n'a pas. Ça crée plein d'embrouilles... Le cinéaste réussit – avec l'aide pour la première fois de Michel Audiard – la peinture des « gens de peu », rendez-vous au relais routier, et déjeuners trop arrosés sous la tonnelle. Jeanne Moreau fait le lien avec un cinéma plus moderne, parfaite dans le rôle de l'insti' que Gabin aime en douce, sachant que tout se sait, dans le petit village. Et le final a des airs de western motorisé, montrant que les routiers peuvent ne pas être sympas, quand on les cherche...

SÉANCE

Gas-oil (1955, 1h33)

> UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE Dimanche 17 octobre, 11h

Restauration inédite 4K TF1 Studios

GAS-OIL



Jean et Jeanne cassent la graine

TRAIN D'ENFER



Marisa Mell a le bras long, mais Jean Marais veille

Jean Marais vieillissant brise (faux) verre et bois (de balsa) à gogo dans des cascades pif paf pouf réglées par Claude Carliez. Il travaille pour la DST et surveille activement des malfrats installés à la frontière franco-espagnole, dont la pin-up Marisa Mell (des faux airs de Clara Luciani). Le choix des comédiens tire le film vers les séries B germano-espagno-italiennes de l'époque, au kitsch délicieux, ce que confirme une réplique de l'acteur allemand Gérard Tichy, familier du (sous-)genre. Constatant que le peintre célèbre qui couvrait la bande les a trahis, il lance : « *J'ai toujours pensé que c'était un artiste décadent !* ». Ce sont donc des néo-nazis ! Auront-ils la peau du Capitan ? Grangier répond à cette question avec les moyens du bord, un Eastmancolor chatoyant, mais un Techniscope qui écrase un peu les proportions en bord d'écran. Du cinéma de dimanche après-midi.

— Aurélien Ferenczi

SÉANCE

Train d'enfer (1965, 1h32)

> UGC ASTORIA Dimanche 17 octobre, 14h30

Restauration inédite 4K TF1 Studios

En décernant le tout premier prix Lumière à Clint Eastwood en 2009, Bertrand Tavernier et Thierry Frémaux avaient choisi un parrain qui a su montrer la grande modernité d'un cinéma classique, indémodable, immuable, comme toute une partie du cinéma du patrimoine.

Eastwood fête cette année ses cinquante de carrière de cinéaste, soit quarante films réalisés. Tous de genres très différents, ils dégagent une sensation de sûreté implacable. Eastwood a toujours su où il allait. En 1971, il filme et interprète *Un frisson dans la nuit*, un thriller nerveux et fou, et comme toujours depuis, qui développe une empathie considérable pour le vrai personnage principal, c'est-à-dire le plus vulnérable, et en l'occurrence la méchante du film ! Jalonnant chaque décennie d'œuvres clés, Eastwood se réinvente perpétuellement. En 1992, il sidère le monde en lâchant un western serré comme un poing : *Impitoyable*. Il signe au passage la petite mélodie chavirante de mélancolie solide qui accompagne tout le film. Son personnage, Bill Munny, adopte les codes Eastwood, ceux

d'un type très dangereux qui prend la peine de s'asseoir en silence à côté d'une fille violente afin d'entendre sa détresse, lui reconnaître ça, et agir. Le cinéma d'Eastwood est composé d'une très grande écoute de l'autre : quel qu'il soit, il faudra le comprendre pour le défendre. Car Eastwood applique dans ses films les principes de vie auxquels il croit, ceux d'un libertarien, défenseur des libertés individuelles pour une vie en harmonie avec les autres, et la nature. Pour atteindre cela, il faut commencer par se regarder soi-même. Les films réalisés par Eastwood n'en finissent pas ainsi de livrer des autoportraits en creux, sans pitié et donc bouleversants, ceux d'un homme qui vieillit et écoute son instinct et son corps. *Cry Macho* est le tout nouveau témoignage de ce chemin intime

impressionnant. Dans le film, le personnage joué par Eastwood avoue sans problème « *qu'en vieillissant dans la vie, on s'aperçoit qu'on ne sait rien* ». Une phrase qu'aurait pu prononcer Bill Munny d'*Impitoyable*, s'il avait eu envie à son tour de parler. — Virginie Apiou

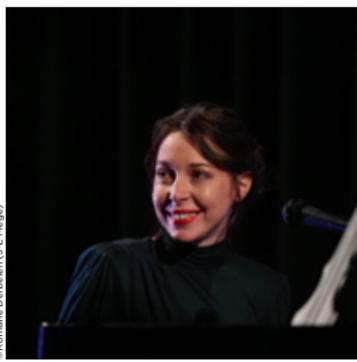
SÉANCE

Impitoyable de Clint Eastwood (*Unforgiven*, 1992, 2h11)
 Suivi de l'épisode sur *Impitoyable* issu du documentaire *L'Héritage cinématographique de Gary Leva* (18min)
 > UGC CITÉ INTERNATIONALE
 Dimanche 17 octobre, 14h30

Remasterisation 4K à partir du négatif original. Mastering fait chez Warner Bros. Motion Picture Imaging. Étalonnage par Ray Grabowski, sous la supervision du chef monteur Joel Cox



©Romane Derbelen (J-L Mége)



©Romane Derbelen (J-L Mége)



©Jacques Crozier



©Romeo Rojo



©Eric Voldrey



©Chasignole



©Eric Voldrey



©Léa Renier



©Léa Renier



©Loïc Benoît

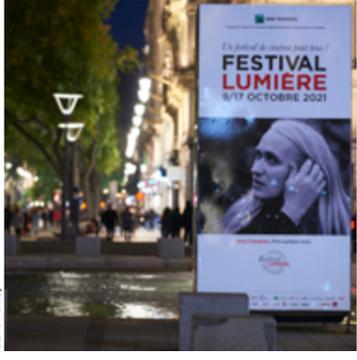


©Eric Voldrey

Ça s'est passé à LUMIÈRE



©Jean-Luc Mége



©Eric Voldrey



©Chasignole



©Jean-Luc Mége



©Marie Huguenin



©Chasignole



©Jacques Crozier



©Jean-Luc Mége



©Chasignole



©Loïc Benoît



©Jacques Crozier

PORTRAIT

Un jour, un bénévole

MARC ELLA



© Laura Lépine

MA BIO EXPRESS : Lyonnais d'adoption depuis trois ans, je suis auteur-compositeur-interprète, j'aime tous les styles, de l'électro, en passant le rock et le R'n'B. J'ai fait plusieurs concerts en solo ou avec mon groupe, Buzz le Groupe, dans toute la France. Membre de l'association Forum Réfugiés, je rejoins pour la première fois l'équipe des bénévoles du festival Lumière.

MES CINÉASTES ET ACTEURS PRÉFÉRÉS : Park Seo-joon, un acteur sud-coréen que j'ai découvert dans l'excellente série *Qu'est-ce qui cloche chez la secrétaire Kim ?*, je suis fan ! Et puis Louis de Funès, c'est toute mon enfance, mon paradis français.

MON FILM DE CHEVET : *Dernier train pour Busan* réalisé par Sang-Ho Yeon. C'est un film de zombies, mais extrêmement lumineux, une vraie pépite !

MON GOÛT POUR LE BÉNÉVOLAT : J'avais une petite mission de bénévolat dans une municipalité parisienne à l'occasion de la Fête de la musique, mais je considère mon engagement au festival Lumière comme une grande première. J'ai tout de suite dit oui : ce sens de l'engagement avec ce parfum de liberté et de choix est au cœur de la définition même du bénévolat selon moi. Et pour un artiste, quoi de mieux qu'un tel événement culturel pour aider les autres !

MES MISSIONS AU FESTIVAL : J'ai choisi de faire une mission d'accueil du public car j'aimerais bien en faire mon métier. Être celui qui va donner le sourire à quelqu'un, et peut-être changer sa journée, c'est ce que je veux faire ! — **Propos recueillis par Laura Lépine**

Lumière après Lumière !

Du 20 octobre au 16 novembre, l'Institut Lumière programme, comme chaque année, le Best of Lumière, qui permettra de revoir les temps forts de l'édition 2021, avec des films de Jane Campion, Sydney Pollack, Kinuyo Tanaka, Gilles Grangier, etc.

Jeudi 21 octobre, double avant-première, présentée par Thierry Frémaux, de *The French Dispatch*, de Wes Anderson, à 19h30 à l'Institut Lumière, à 20h30 au Lumière Terreaux.

Place à acheter sur billetterie.institut-lumiere.org



Rédaction en chef : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet - Kibland Agence

Merci pour leurs textes (et leur rapidité) à Thomas Baurez, Adrien Dufourquet, Carlos Gomez, Laura Lépine, Benoit Pavan, Charlotte Pavard et Perrine Quenesson.

Merci aux photographes du Festival.

Imprimé en 9 300 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org



Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival